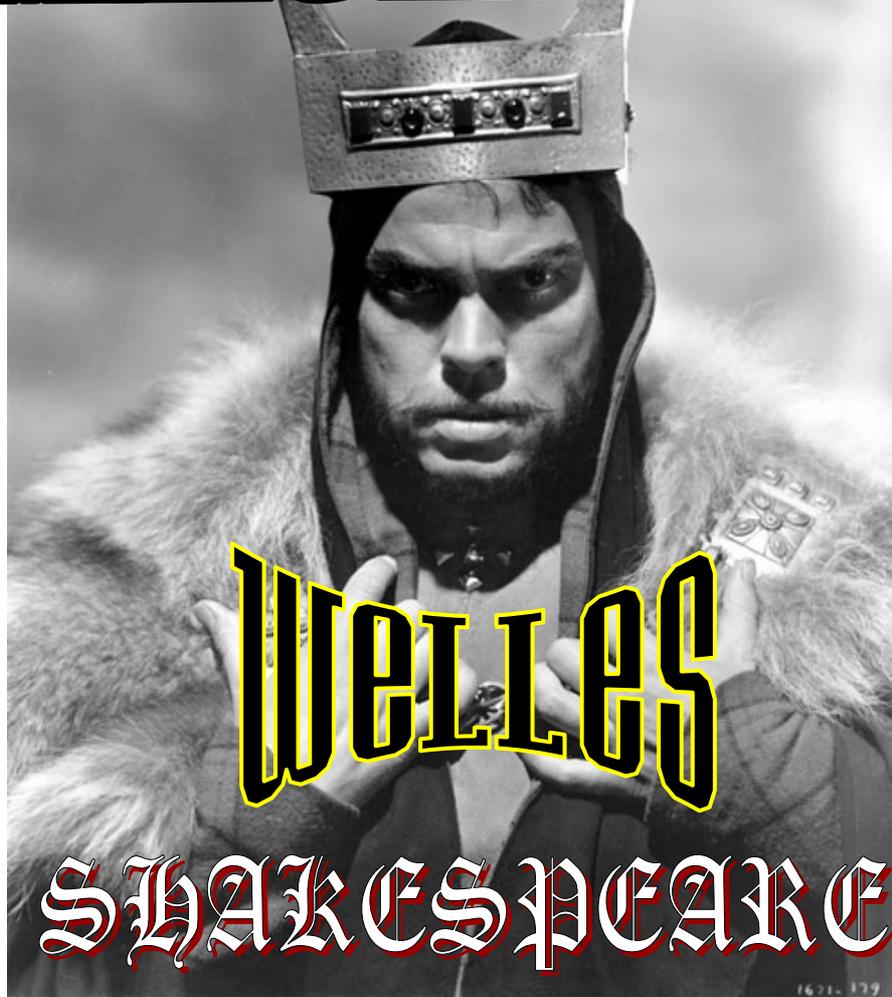


# Cinéma sans Frontières

présente

# MACBETH



Soirée présentée et animée par Philippe Serve

USA, 1948, vo-stf, 1h47

Scénario et réalisation : Orson Welles, d'après la pièce de William Shakespeare

Photo : John L. Russell

Montage : Louis Lindsay

Décors : John McCarthy Jr et James Redd (et Orson Welles)

Musique : Jacques Ibert

Costumes : Orson Welles, Adele Palmer et fred A. Ritter

Producteur : Orson Welles

Avec : Orson Welles (Macbeth), Jeanette Nolan (Lady Macbeth), Dan O'Herlihy (MacDuff), Roddy McDowall (Malcolm), Edgar Barrier (Banquo), Alan Napier (le prêtre).

# Citizen Welles



Lorsque Orson Welles s'attaque à son premier film *shakespeareien* en 1948, il n'a que 32 ans, l'âge auquel bien des cinéastes rêvent de pouvoir enfin tourner un premier long-métrage. Welles, lui, s'apprête à signer déjà son cinquième et il est considéré de par le monde comme un pur génie. Adoubé par la critique et le public roi de la scène théâtrale - à moins de 22 ans - suite aux productions de son *Macbeth Vaudou* monté à Harlem (1936) puis d'un *Jules César* métaphore du fascisme (1938) à Broadway, il devient la même année l'empereur des ondes avec son incroyable adaptation de *La Guerre des Mondes* de son presque homonyme H.G. Wells. Hollywood lui tend alors les bras et Welles s'affirme dès son premier film, *Citizen Kane* (1941), pur chef d'œuvre d'un génie de 25 ans, comme le nouveau dieu du 7ème Art. Peu importe que le film - ayant eu l'outrecuidance de s'attaquer à l'intouchable magnat de la presse William Randolph Hearst et à son épouse, l'actrice Marion Davies - ait déjà coûté à Welles tout son jeune crédit auprès du système hollywoodien. *Citizen Kane* est considéré sans relâche depuis sa redécouverte au milieu des années 50 comme le plus grand et le plus important film de l'Histoire du Cinéma. Son film suivant, *La Spendeur des Amberson* (*The Magnificent Amberson*, 1942), même mutilé par les producteurs de la RKO qui le remontent à leur envie après de sombres coupes, surnage au-dessus du tout-venant cinématographique et confirme le talent de son auteur. Et si *Le Criminel* (*The Stranger*, 1946) ne constitue qu'une oeuvre mineure dans la carrière de Welles, *La Dame de Shanghai* (*The Lady From Shanghai*, 1948) s'affirme vite comme l'un des plus grands *polars* jamais tournés...

bien qu'il ait été lui aussi mutilé et trituré par des producteurs sans scrupules !

Au moment de tourner *Macbeth*, Welles est donc déjà un géant auréolé d'une légende qu'il ne cesse d'enrichir à coups d'inventions sur son propre compte et de manipulations. Mais un géant à la réputation sulfureuse : dépensier, autoritaire, provocateur - n'a-t-il pas sacrifié la longue chevelure de feu de son épouse Rita Hayworth pour n'en faire qu'une vulgaire blonde platine à cheveux courts dans *La Dame de Shanghai* ? - incontrôlable, rebelle, suspecté de sympathie pro-communiste (nous sommes en plein Maccarthysme).

Hollywood et le pouvoir politique tentent inlassablement d'abattre notre homme. Mais on n'abat pas facilement un tel chêne ! Tout juste peut-on essayer de le brider. Privé d'argent et de soutien, Welles décide alors d'adapter à l'écran ce *Macbeth* qu'il vient tout juste de remonter sur scène. Son adaptation - tournée en 21 jours et pour un budget dérisoire - sera proprement renversante d'audace, de culot. Tournant le dos au luxe formel de ses précédents films, il bâtit un décor en carton qu'il cache sous des éclairages laissant la part belle à la pénombre, dégageant ainsi de la pièce de Shakespeare son essence originelle, cette identité nocturne dans laquelle le drame se trouve profondément ancré, ces ténèbres émanant du ciel, de la terre et des âmes.

Cette utilisation maximale (certains diront excessive) de la lumière - ou plutôt de l'ombre - lui permet l'introduction d'éléments expressionnistes déjà présents dès *Citizen Kane*.

Au niveau du texte (sévèrement élagué), Welles se permet tout. Certes, il n'offre rien d'autre que les mots de Shakespeare mais ceux-ci se trouvent éclatés, mélangés, partagés entre

les divers protagonistes ou, au contraire, unifiés chez un seul, déplacés d'un endroit à l'autre du film avec pour conséquence éventuelle un changement de sens. Ajoutez une obligation pour les acteurs à parler avec un très fort accent écossais et une bande sonore tonitruante et vous obtiendrez sans difficulté ce que fut *Macbeth* à sa sortie : un échec, voire un scandale ! Le studio de production et de distribution, *Republic Pictures*, exige de Welles qu'il réenregistre toutes les voix en supprimant l'accent highlander et qu'il opère à des coupes (près de vingt minutes). Welles s'exécute et le film ressort en 1950. Rejeté dans les pays de langue anglaise, il triomphe partout ailleurs et surtout en France, pays qui aura entretenu une vraie histoire d'amour avec le cinéaste. Ce n'est que dans les années 80 que la version originale de 107 minutes – avec l'accent écossais ! – sera retrouvée et restaurée et c'est cette version qui prévaut désormais.

Mais l'échec américain du film et les conflits permanents avec Hollywood poussent Welles à s'exiler. Vont alors défiler des années d'errance qui se poursuivront jusqu'à sa mort en 1985. Welles alterne projets inaboutis ou tournages inachevés (*Don Quichotte*, *The Deep*, *The Other Side of the Wind*, *Le Marchand de Venise*) et chefs d'œuvres : *Othello*, primé à Cannes (1952), *Monsieur Arkadin* (55), *La Soif du Mal* (*Touch of Evil*, 57), *Le Procès* (*The Trial*, d'après Kafka, 62), *Falstaff*, son troisième film shakespearien (*Chimes at Midnight*, 66), *Une Histoire immortelle* (68, d'après Karen Blixen), *Vérités et Mensonges* (*F for Fake*, 74), le tout entrecoupé de dizaines de films alimentaires – uniquement comme acteur – et destinés à financer ses projets, films très médiocres pour la plupart et dont seuls quelques uns surnagent : *Le Troisième Homme* (*The Third Man*, Carol Reed, 49), *Moby Dick* (John Huston, 56), *Les Feux de l'Été* (*The*

*Long Hot Summer*, Martin Ritt, 58), *Un Homme pour l'Éternité* (*A Man for all Seasons*, Fred Zinnemann, 66), etc.

Le nom d'Orson Welles restera, avec celui de Laurence Olivier, attaché à Shakespeare. C'est avant même d'avoir 12 ans et à la lecture, l'analyse en profondeur et surtout la pratique de l'œuvre du barde de Stratford-Upon-Avon que Welles forme son esprit et fait sien les thèmes de l'auteur de *Hamlet* et du *Roi Lear* : trahison, dissimulation et manipulation, soif de pouvoir, grandeur et décadence. Beaucoup mieux que Laurence Olivier, Welles aura su également traduire à l'écran le fascinant mélange de drame et de grotesque inhérent à l'univers shakespearien, ce sentiment d'absurdité, cette certitude que le Monde ne marche pas au-dessus ou à côté des hommes mais qu'il n'est toujours que la conséquence de leurs actes emplis de bruit et de fureur. Si ses trois adaptations *trahissent* le classicisme et l'académisme shakespearien en vigueur – représentés par Olivier ou Kenneth Branagh – c'est lui qui, à l'arrivée, se montre le plus fidèle à l'univers du dramaturge élisabéthain.

Mais l'influence shakespearienne dépasse de beaucoup ces trois adaptations. Tous les autres films d'Orson Welles reflètent bien davantage que de simples accents shakespeariens. Ils en sont tant imprégnés que l'on peut légitimement se poser la question : que seraient Kane, Arkadin ou Quinlan (*La Soif du Mal*) sans Shakespeare ?

Oui, mais en retour que serait à l'écran *Macbeth*, *Othello* ou *Falstaff* sans le génie de l'homme qui, à 25 ans, sut se bâtir un indéboulonnable siège au sommet du Panthéon cinématographique ?

Philippe Serve





# CINEMA SANS FRONTIERES

<http://cinemasansfrontieres.free.fr/>

Association à but non lucratif, CINEMA SANS FRONTIERES propose diverses activités dont un Ciné-club plurimensuel ayant pour objectif de présenter des films du monde entier et d'en discuter en privilégiant l'approche cinématographique tout en replaçant l'œuvre dans la carrière du réalisateur ainsi que dans son contexte (cinématographique, historique, politique, sociologique, etc). Chaque séance comprend une présentation du film, sa projection puis un débat-discussion d'environ une heure. Présentation et animation du débat sont assurées par Philippe Serve, animateur de l'association et créateur/animateur du site "*Ecrans pour Nuits Blanches*" et par Josiane Scoléri, secrétaire de CSF.

Au cinéma MERCURY, 16 place Garibaldi à Nice. Les séances sont ouvertes à tous. CC deux à trois vendredis par mois.

**Tarifs** : Adhérents, enfants (- 14 ans), chômeurs 5 € Adhésions sur place le soir des projections : 20 € Etudiants : 15 € Carte valable 365 jours. Seule, la carte de membre donne droit au tarif réduit (5 €). Non adhérents : 7,50 €

Contact CSF : 04 93 52 31 29 / 06 64 88 58 15.

Si vous souhaitez aider CSF, n'hésitez pas à devenir membre bienfaiteur (montant du don laissé à votre initiative).

Inscrivez-vous gratuitement et participez au FORUM DE DISCUSSION de CSF :

<http://cinemasansfrontieres.free.fr/phpBB2/index.php>

## **PROCHAINES SEANCES**

**24 – 25 et 26 mars**

### **LES JOURNEES DU CINEMA D'AMNESTY INTERNATIONAL**

**Avec CINEMA SANS FRONTIERES**

Voir encart

## **Bulletin d'Adhésion**

\*Nom:

\*Prénom:

Age:

\*Domicile:

Téléphone:

Profession:

e-mail (pour recevoir la lettre de diffusion) :

Les chèques doivent être libellés à l'ordre de "Cinéma sans Frontières".

Les renseignements marqués d'un \* sont obligatoires. Les autres, facultatifs, nous servent à de simples fins de statistiques et de contact.

Cinéma sans Frontières tient ses séances au cinéma MERCURY, 16 place Garibaldi à Nice.

Contact : 04 93 52 31 29 / 06 64 88 58 15